

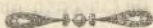
LES

# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (6<sup>e</sup> partie). — LA MINE D'IVOIRE, extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer (6<sup>e</sup> partie). — VARIÉTÉS. — LA BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

« Qu'il fait froid ! qu'il fait froid ! » c'est ce que se répètent toutes les femmes en se rencontrant dans les magasins ou en allant se rendre visite. Depuis le 15 novembre la neige ou un brouillard noir n'ont pas cessé d'assombrir l'atmosphère parisienne. Aussi la peluche, le drap, le velours sont les étoffes les plus portées en ce moment. A son lever, une femme élégante glisse son joli pied dans une pantoufle noire ouatée, piquée et toute ruchée de petites blanches noires; elle passe une robe de chambre en peluche bleu Louise ou marron : la bleu Louise doublée et ouatée en satin blanc, la marron en satin cerise; un petit col garni de valenciennes et des manches *Alma* en broderie de Nancy complètent cet élégant déshabillé. N'oublions pas le petit bonnet ou fanchon en broderie et dentelle, avec des bouillonnés dans lesquels passe un ruban bleu ou rose.

Veut-on sortir à pied l'après-midi pour faire des emplettes et rétablir la circulation du sang qu'engourdit la chaleur permanente du foyer, voici une toilette simple, chaude et bien portée : — les brodequins noirs à bouts vernis sont en satin français doublé de flanelle, à semelles de liège ou de caoutchouc; — le bas est en laine de cachemire blanc; — la robe est en drap noir ou en cachemire noir, à jupe unie, à corsage orné de galons moirés ou de brandebourgs; — le col est en forte guipure de la maison Daniel-Deray, de même que les manches *Alma* fermées; — les gants sont en chevreau chamois; — le manteau est en velours noir forme paletot, garni tout autour et aux manches d'une bordure de vison; — le manchon est de la même fourrure; — autour du cou est mise en cravate une petite écharpe en cachemire rouge ou bleue brodée; — le chapeau est

en velours épinglé bleu Louise ou marron orné de blonde noire, et, en dessous, de fleurs rose ou cerise; une voilette noire de dentelle de Chantilly au dessin touffu est jetée sur ce chapeau et garantit le visage. Ainsi caparaçonnée, une femme peut braver le froid et la neige, et trotter dans les rues de Paris.

S'il s'agit d'une belle indolente que les courses à pied épouvantent et qui n'aille qu'en voiture, voici une des toilettes préférées : — des brodequins en satin noir piqué à bouts et tours vernis; — une robe en reps et moire antique verte et noire garnie de guipures noires sur les basques et sur les manches; — un col et des manches de dessous fermées en point de Bruxelles; — un manteau en velours noir, forme visite, doublé de satin blanc et garni de deux rangs de dentelle noire; — une petite écharpe algérienne fond noir à dessins d'arabesques jaunes, rouges et or; — un manchon en martre zibeline; — des gants de chevreau paille; — un chapeau en satin et velours épinglé rose orné de blonde, avec une demi-voilette en blonde et des fleurs en velours grenat dans le tour de tête.

Le soir les robes les plus recherchées pour soirées d'Opéra ou d'Italiens sont en moire antique ou velours épinglé, comme celle de la gravure de ce jour. Cette robe, de moire antique gris perle, brodée de perles de Venise sur le corsage, imaginée par madame Minette, a été fort remarquée à la représentation de *Beatrice di Tenda* aux Italiens. Une autre robe délicieuse, faite aussi par la grande couturière, brillait à cette même soirée; elle était en reps couleur paille, ornée sur le corsage de point d'Angleterre, une sévigné en améthystes et topazes scintillait sur la poitrine, et un bracelet des mêmes pierreries autour du bras. La coiffure se composait de touffes de grosses pensées qui reliaient les bandeaux vers la nuque, et d'un cercle d'améthystes et de topazes qui les partageait horizontalement au-dessus du front. Cette coiffure et cette robe allaient admirablement à la beauté brune qui les portait.

A défaut de velours et de fourrures, les hommes s'emprisonnent aussi dans la ouate et les draps édreton; ces excellents draps moelleux et impénétrables même aux froids de la Sibérie sont ouatés et doublés par Humann d'une souple levantine. Un homme ressemble fort à un ours (mais à un ours bien léché) avec ce confortable surtout à collet et à parements de velours; en dessous c'est la redingote collante en drap bronze ou

noir, le gilet en drap impérial, la chemise en toile de Hollande à petits plis, la cravate de satin noir, le pantalon en drap épais d'Elbeuf, les bottes à fortes semelles de liège intérieures, le cache-nez en cachemire noir ou blanc, car tous les cache-nez de couleurs voyantes sont proscrits par la fashion, le chapeau de feutre noir à forme élevée, les gants de castor gris. Ainsi cuirassé un homme peut courir à ses affaires par le froid le plus vif; mais s'il sort en voiture pour une visite d'après-midi, un surtout en drap bronze plus léger, ouaté et doublé en satin de même nuance, remplace le surtout édredon; le pantalon est en drap casimir, la botte est vernie, l'habit est noir, la cravate est plus svelte, la chemise est en batiste avec gilet de dessous en cachemire rosé, le gilet est en *ouateline*, charmante et coquette nouveauté d'Humann; les gants sont en chevreau mais, une montre à chaîne émaillée de chez Leroy et une canne à pomme de malachite de chez Verdier achèvent de donner un cachet de haute distinction à cette toilette d'après-midi.

Les enfants sont plus joyeux et partant plus jolis que jamais par ces froids vifs; mais aussi quels bons et chauds vêtements on confectionne pour eux! Voyez-vous ce petit garçon avec ses brodequins de drap bleu Louise doublé de flanelle, à bout et entourage de peau, à semelles de caoutchouc, avec son petit pantalon à la hussarde du même drap que les brodequins? sur le pantalon retombe la jaquette ou blouse en drap gris. Voici une des formes les plus nouvelles: au lieu de se fermer droit sur la poitrine, cette blouse se ferme en bandoulière de l'épaule droite au-dessous du bras gauche, ce sont de grosses dents en velours bleu (sur le drap gris) qui retombent sur cette ouverture et garnissent les manches et tout le tour de la jaquette; la cravate est en satin bleu, sur laquelle se rabat un petit col en batiste brodée; le chapeau, plat, est en feutre gris, orné de plumes bleues, et, charmante invention, une bordure de plumes bleues frisées forme le tour de tête de ce chapeau et se confond avec les boucles blondes du frais visage; rien n'est joli comme cet ornement, qui sied aussi fort bien aux petites filles. Regardez celle qui passe avec son castor blanc au tour de tête en plumes roses frisées se mêlant à ses boucles brunes, elle porte des brodequins en drap vert, forts et chauds; une robe du même drap, garnie de bandes de velours noir; un manteau de velours noir bordé de petit-gris, et un joli manchon de même fourrure; les gants du petit garçon et de la petite fille sont en tricot fourré des Pyrénées.

Mais il ne suffit pas de parer les enfants, il faut les amuser durant les longues soirées d'hiver si on veut qu'ils nous laissent en repos pour travailler ou nous distraire nous-mêmes. Voici un jeu mis en vente chez Susse et chez Giroux qui fera le bonheur de nos petits tyrans domestiques, à cause de ses jolies cartes et de ses petits cornets aux dés d'ivoire et qui intéresse aussi les jeunes filles.

Il s'agit d'un jeu arabe, approprié avec adresse à l'esprit français, mais ayant conservé son nom oriental de *zaïrgué*.

Au moyen de combinaisons ingénieuses, le *zaïrgué*, ou tablettes divinatoires, est un sorcier bénin, qui répond toujours une phrase catégorique lorsqu'il est consulté. Ses oracles, pris au sérieux par le mahométan, n'auront pas le même sort en France; mais, en amusant toujours, ils pourront pour beaucoup de personnes remplacer avantageusement les *patiences*.

La *patience* procure un oracle à la fois trop positif et trop vague. Elle dit oui ou non; ne lui demandons pas davantage. Le *zaïrgué* est plus explicite; tantôt sage, tantôt railleur, tantôt consolant, il donne de bons conseils, des avis sévères ou des encouragements flatteurs.

Il répond à ce besoin de l'esprit qui nous engage souvent à livrer une détermination aux mains du hasard; il satisfait cette soif de l'inconnu qui parfois nous fait désirer recevoir un présage ou un avertissement.

Dans plusieurs salons déjà, le *zaïrgué* a étonné ses consultants par la perspicacité et la finesse de ses réponses. L'autre jour, dans un cercle nombreux, une jeune Anglaise tentée par la catégorie *mariage* reçut ce conseil: *Marie-toi dans ta patrie*, tandis qu'un cidevant jeune homme, qui feignait d'être encore indécis, empocha cette vérité: *Pour toi, il est maintenant trop tard*.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

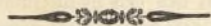
*Première toilette.* — Robe de moire antique gris-perle: le corsage, à pointe, est brodé de perles blanches de Venise; la cordelière est des mêmes perles; la chemisette et les dentelles des manches sont en point d'Angleterre. — Souliers de satin blanc. — Gants en chevreau blanc. — Bracelets en émail de chez Froment-Meurice. — Coiffure d'œillets rouges et de bruyère blanche; un tour de perles de Venise traverse le double bandeau.

*Seconde toilette.* — Robe de velours épinglé rose pâle: le corsage est à pointe et à revers de satin rose; ces revers et les manches courtes sont garnis en dentelle de Bruxelles. — La coiffure est en fleurs roses et velours épinglé. — Bracelets en topazes brûlées et perles fines. — Gants de chevreau blancs. — Souliers de satin blanc.

#### Détails du patron.

Le patron de corsage décolleté que nous offrons à nos abonnées est un des plus nouveaux de la saison; il

convient surtout pour les robes de moire antique, de velours plain et de velours épinglé. La berthe ou revers se fait de la même étoffe que la robe ou en satin de nuance pareille; on la garnit d'un effilé mousseux ou d'une guipure, et le même ornement se répète au bord de la manche courte et entre les deux bouffants.



## LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE.)

### XXIX.

La comtesse de Mirabeau, un peu troublée par la réflexion de son enfant, chercha à effacer cette impression en s'adressant au comte de Galiffet: — Comte, dit-elle d'un ton demi-railleur, personne n'arrive, vos acteurs vous font défaut; quelle maligne joie pour tous vos invités si le spectacle manque ce soir!

— Ne craignez rien, belle *prima donna*, répliqua le comte d'un air galant, j'ai songé à tout: si madame de Latour et Duperrier nous manquent de parole, nous aurons la Mignard et Lucindor pour les remplacer.

— Y pensez-vous, comte, me mesurer avec une actrice et un acteur de profession? Mais c'est vouloir m'écraser; ma voix ne pourra lutter avec celle de ces gens-là, ajouta-t-elle coquettement en essayant une roulade.

— Votre voix, votre grâce et votre jeu l'emporteront sur tous, dirent plusieurs hommes. Mais voici des voitures dans l'avenue, voyons, qui nous amènent-elles? — Et la compagnie se dirigea vers la grande allée en face du château. Les équipages s'arrêtèrent au pied du perron, et déposèrent la foule élégante des invités qui arrivaient successivement. — Et madame de Latour et Duperrier? dit vivement le comte de Galiffet en s'adressant au marquis de Lauris, qui descendit le premier de sa voiture.

— Madame de Latour se dit fort malade, et Duperrier est réellement très-enrhumé, répondit en souriant le marquis; mais, comme nous en sommes convenus, je vous amène, pour les remplacer, la Mignard et Lucindor, ils sont dans ma voiture. Et se tournant, il offrit galamment la main à une charmante créature qui franchit d'un pas lesté le marchepied. La Mignard était une jeune cantatrice qui faisait les délices du théâtre d'Aix, elle était priée dans tous les salons de la noblesse et était fort recherchée; on allait même jusqu'à l'admettre dans les troupes aristocratiques qui s'étaient organisées pour jouer la comédie de société, et elle remplissait souvent le rôle qu'une grande dame capricieuse ou souffrante abandonnait tout à coup le jour

d'une représentation. Son confrère Lucindor, ténor fort bien tourné, jouissait des mêmes prérogatives dans ce monde de corruption et de plaisirs. Ce soir-là, il venait jouer le *Déserteur* avec la comtesse de Mirabeau, et suppléait M. Duperrier, qu'une indisposition retenait à Aix. Le marquis de Lauris, qui passait pour donner des soins à la Mignard, la prit sous le bras et l'introduisit dans le grand salon du château, où toute la compagnie se réunissait. L'actrice fut entourée et fêtée, la comtesse de Mirabeau lui fit des tendresses; elle traita également avec une gracieuse familiarité le ténor Lucindor.

— Puisque voilà notre troupe au complet, dit-elle, je suis d'avis que nous fassions de suite une répétition générale sur la scène, afin que tout marche bien ce soir; allons, ne perdons pas de temps. Tous les acteurs l'approuvèrent, et quelques instants après la troupe rieuse se dirigea en fredonnant vers la salle de spectacle. — Mon père, dit la comtesse de Mirabeau en passant près du marquis de Marignane, qui disait des fadeurs à une jeune femme, je vous recommande Victor: il a souffert hier encore, surveillez-le, afin qu'il ne fasse pas d'imprudence. Et elle poursuivit son chemin. — Je serai votre substitut auprès de cet enfant, mon oncle, dit le comte de Gr... d'un ton railleur au marquis de Marignane, vous avez mieux à faire ici! — Sans doute, sans doute, répliqua le vieux marquis en souriant à son interlocuteur, si madame veut bien le permettre, je serai ce soir son chevalier? Vous, mon cher Gr..., ne perdez pas de vue mon petit-fils, cette bonne Émilie est toujours dans les transes pour son enfant. — Soyez sans crainte, dit le comte de Gr... en se mêlant à la foule.

### XXX.

La nuit était venue, toutes les fenêtres du château brillaient éclairées, chaque invité faisait ou rajustait sa toilette, les domestiques couraient, se heurtaient, s'empresaient auprès de leurs maîtres: l'un reformait une boucle dépoudrée, l'autre attachait une plaque d'or et de pierreries à des souliers de danse, celui-ci posait un jabot de dentelle, cet autre nouait une brillante épée. Les suivantes ornaient de fleurs la tête de leurs maîtresses, appliquaient sur leurs joues le rouge odorant et les *mouches assassines*; chacun était à l'œuvre, chacun accomplissait sa tâche avec zèle et habileté, et bientôt un essaim de belles dames parées, musquées, resplendissantes de fleurs, de dentelles et de pierreries, vint s'offrir à l'admiration d'un autre essaim de jeunes seigneurs non moins brillants, non moins coquettement attifés, et dont les costumes effeminés rivalisaient d'éclat et de fraîcheur avec celui des femmes. Toute cette foule éblouissante se précipita vers la salle de spectacle, et ce fut alors un ravissant coup d'œil: du plafond s'échappaient, comme des bouquets de lumière, des milliers de girandoles de

cristal, sous le feu desquelles ressortaient éclatantes les peintures du dôme, des loges et des galeries. Ces tableaux, qui semblaient s'animer, se confondaient avec les groupes vivants des spectateurs causant, se souriant, se saluant et déployant à l'envi tous leurs charmes de séduction.

Tout à coup les premières modulations de l'ouverture du *Déserteur* se firent entendre, et toutes les conversations, sans en excepter celles qui se faisaient à voix basse, furent suspendues, on ne se parla plus que du regard, et bientôt même tous les yeux se dirigèrent vers la scène, dont le rideau venait de se lever. La comtesse de Mirabeau parut : elle était charmante sous son costume de villageoise; elle chanta fort bien, et chaque ariette, chaque morceau qu'elle fit entendre fut couvert d'applaudissements. L'acteur Lucindor la fit valoir en vrai courtisan plébéien, c'est-à-dire qu'il ne donna que la moitié de sa voix pour mieux laisser briller celle de la comtesse. Les chœurs de la troupe aristocratique étaient parfaits; tous ces jeunes paysans, toutes ces fraîches villageoises, héritiers et héritières des plus grands noms de la Provence, vêtus comme des bergers de Florian, avaient l'air le plus séduisant du monde. Quelques enfants étaient dans ces groupes, et parmi eux on remarquait le petit Victor de Mirabeau, plus gracieux et plus beau sous son déguisement rustique. Dans la scène où le déserteur va être fusillé, on vit de nouveau paraître parmi les soldats le jeune Victor en costume de fantassin, tenant son petit corps droit, sa tête grave, et exécutant l'exercice avec son arme; quelques spectateurs remarquèrent qu'il était bien pâle, et se dirent que ces plaisirs et ces veilles ne convenaient pas à un enfant de son âge. Tout à coup, la scène fut animée par l'apparition de Louise, de la bien-aimée du déserteur, de la comtesse de Mirabeau, qui apportait la grâce de son amant; ici l'actrice (qui dans son rôle craint d'arriver trop tard) poussa un cri si vrai, si déchirant, que toute la salle se leva et applaudit d'inspiration à son jeu.

Cependant ceux qui étaient le plus rapprochés de la scène remarquèrent avec surprise que la comtesse de Mirabeau, au lieu de se jeter (comme son rôle l'indiquait) dans les bras du déserteur, qu'elle retrouve vivant, se précipita vers son fils, le souleva dans ses bras, le pressa contre son cœur; alors ce furent de nouveaux transports d'applaudissements, on pensa qu'elle avait introduit ce changement de scène pour éviter d'embrasser un acteur de profession; on trouva cette idée délicate et charmante, et l'on applaudit encore à outrance des mains et de la voix. Mais la jeune mère, tenant toujours son enfant dans ses bras, poussa un nouveau cri plus profond, plus lugubre, et qui fit tressaillir d'effroi tous les spectateurs :

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria-t-elle, mon fils se meurt, mon fils est mort! Et s'élançant dans les coulisses, elle remplit le théâtre de ses lamentations et de ses sanglots; elle seule avait vu défaillir son en-

fant, elle seule avait compris qu'il était frappé pour ne plus se relever.

## XXXI.

Les secours des médecins furent impuissants, le lendemain, 8 octobre 1778, le jeune Victor, l'unique héritier de Mirabeau, succomba à des coliques d'estomac qui lui arrachaient des cris et lui donnaient des convulsions; comme ces symptômes s'étaient précédemment montrés, on affirma que c'était une maladie, on repoussa la pensée d'un crime, mais plusieurs en eurent la conviction, cette horrible idée passa dans l'âme de la jeune mère et la remplit de désespoir. Aussitôt que son enfant fut expiré, elle voulut s'enfuir de ce lieu funeste où elle l'avait perdu, malgré les instances de son père et de ses amis; emportant dans ses bras le corps inanimé de son fils, elle quitta le Tholonet, égarée par la douleur et presque par le remords; elle court chercher des consolations auprès du bailli, elle va porter son deuil dans ce château de Mirabeau où elle avait passé les premiers mois de son mariage, et où ce fils qu'elle y rapportait mort était venu à la vie. La douleur maternelle prêta un instant à son âme tous les grands sentiments qu'elle n'avait pas. Cette femme si vaine, si frivole, qui avait manqué à tant de devoirs, sentit alors dans son cœur les regrets du passé; elle eût voulu pleurer sur son fils avec l'époux qu'elle avait abandonné; il lui semblait que la présence de Mirabeau rendrait la vie à cet enfant qui était son sang, et dans le délire de son désespoir elle appelait celui qu'elle avait maudit tant de fois. L'amour maternel opérait cette réaction de sentiments dans cette âme d'ordinaire effacée par le contact du monde; l'amour maternel la ramenait à la nature, à des impressions profondes et tendres qu'elle n'avait jamais ressenties. Ah! c'est que la maternité produit des miracles chez les femmes; elle les transforme, elle les élève, elle les purifie. Elle donne aux plus faibles de la force, aux plus froides de l'enthousiasme, aux plus corrompues de la chasteté! Qu'une mère soit attaquée dans la vie ou dans l'honneur de son enfant, ce n'est plus un être faible qu'on irrite, c'est une lionne qu'on blesse, c'est une âme héroïque qu'on outrage et qui se vengera!

Le bailli fut frappé de douleur en voyant sa nièce; il écrivit à son frère :

« Hier je vis arriver la mère, qui vint à Mirabeau, où elle se trouva mal en entrant, et me fit grande pitié. Elle ne peut plus se supporter nulle part, et voudrait que je la mène chez toi; ne penses-tu pas qu'il faudrait la prendre au mot et aux suites, et qu'on pourrait souffler à cette jeune femme qu'elle ne peut plus habiter chez toi sans qu'on la rejoigne à son mari? »

Le marquis lui répond : « J'ai reçu une lettre de ma belle-fille, longue et très-touchante, qui peint bien naturellement son état : elle me dit que son désir, désormais unique, est de se trouver dans la famille de son pauvre enfant; j'ai été touché de cette marque de

confiance. Quant à l'habitant de Vincennes, ajoute-t-il, indépendamment des crimes dont on ne revient pas, il a l'extravagance innée et le tour du cerveau tel, que quand il n'aurait rien fait de mal, encore faudrait-il le soustraire; non-seulement en supposant tous ses délits publics non avendus, je le connais impie et scélérat; indépendamment de tout travers physique, je le sais physiquement fou. La conversion de saint Paul même ferait un autre homme, mais ne ressusciterait pas celui-là; il n'est donc pas en mon pouvoir de faire une cruauté par vanité, et d'accoupler de nouveau un tel personnage, pour coudre le château de Marignane au château de Mirabeau. »

Nous le voyons encore, rien ne pouvait amollir pour son fils l'âme inflexible du marquis, et pourtant la mort du jeune héritier de sa race l'émut profondément; mais c'était plutôt le désespoir de l'orgueil que celui de la douleur qui se trahit dans ses lettres.

« Tout à coup, j'apprends que mon petit-fils, mon unique espoir, celui de mon nom et de mes pères, enfant d'une espérance unique pour la bonté de son cœur et son esprit de réflexion, est tombé malade, et dans des coliques d'estomac qui lui arrachent des cris et lui donnent des convulsions. Faut-il vous dire tout, d'infâmes lettres anonymes m'avaient dès longtemps avisé que je laissais trop cet enfant en un pays où il était l'unique barrière à de grandes espérances de gens en effet mal famés. Puisque Dieu l'a voulu, dans mes vieux jours, ce livre des horreurs humaines que je ne devais jamais connaître, ne m'a été que trop dévoilé. Les premières nouvelles me disaient mon petit-fils sans danger, mais j'en augurais mal, le courrier d'après me l'apprend mort! Le premier moment fut cruel. Depuis cinq ans je repoussais le triste sentiment de me faire pitié à moi-même; il faudrait se rappeler tout ce que j'ai dû souffrir pour forcer le naturel, le sentiment, la vanité même, pour m'accoutumer au déchirement d'un voile que je tenais avec tant d'angoisses depuis trente ans, et dont je couvrais toutes mes plaies; pour savourer le scandale public, l'opprobre de mon nom, la calomnie, pour battre, à mon âge, les antichambres des juges, des ministres, des sous-ministres, des commis-saires, des exempts, que sais-je? Et toutes les souillures à ramasser, à recueillir! Quelle offrande à la succession de mes vénérables pères! Quelle fin d'une carrière ambitieuse d'estime! Il n'était donc pas étonnant que je fusse quelquefois tenté de me prendre en pitié moi-même; mais à l'instant où je reçus ce nouvel arrêt de la Providence, je me pris tout à coup en rebut. »

## XXXII.

Sans cet événement, qui porta le deuil dans la famille et ajouta un malheur de plus à tous ceux qui l'accablaient, la détention de Mirabeau se fût prolongée indéfiniment; peut-être n'aurait-il fallu rien moins, pour briser ses fers, pour l'arracher au joug paternel,

que cette révolution de 1789 dont il fut le plus puissant instigateur; alors, au lieu de concourir à la délivrance du peuple, il eût été délivré par lui, comme une de ces victimes oubliées du despotisme que le peuple retrouva dans les cachots de la Bastille. Mais l'orgueil de son sang, l'ambition de voir se continuer sa race finit par ébranler le despotisme obstiné du marquis. « Dieu m'a frappé comme Job dans mes vieux jours! s'écrie-t-il, la mort de notre enfant, du dernier espoir de notre nom m'anéantit. Je croyais jusqu'ici tenir de ma mère une âme insusceptible d'ébranlement majeur; j'étais parvenu à refouler, à étouffer tous les volcans intérieurs qui peuvent soulever un homme, d'ailleurs exempt de remords; après avoir tout supporté, je croyais à ma force. Dieu a voulu me détromper, il a voulu, par ce dernier coup, me détacher de la terre. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander avec plus de sanglots que je n'en laissai percer de ma vie, ou de me juger sur l'heure même, ou de me donner une autre conscience qui m'éclairât sur les délits par lesquels j'ai mérité cet entassement sans exemple de malheurs. J'ai tâché d'être bon fils, bon frère, bon mari, bon père, bon voisin. Loyal en affaires, facile en accords, je n'ai jamais fait ni voulu faire de mal à personne; cependant je semble être un objet du courroux du ciel, et dans tous les détails et de toutes les manières... »

» Ce n'est point le témoignage des hommes que j'ambitionne, ce n'est pas leur justice après laquelle je cours; mais si ma propre existence me pèse, combien ne pèserait-elle pas aux autres? Environné de crimes, la mère, et sur cinq enfants quatre d'enfermés. Débris de nom, débris de fortune, débris d'amis, que puis-je sentir en moi qui me rassure contre les décrets de la Providence, qui me laisse si longtemps dans la tonne de Régulus? On m'a remis ma maison saine, florissante, sans dettes ni procès; parfumée d'honneurs et de dignité, en possession de l'estime générale, en quel état?... N'allons pas plus loin, mais tu dois sentir comment et pourquoi ma conscience intérieure appelle des témoins. »

Telles sont les sombres et incohérentes lamentations qui échappent au marquis de Mirabeau; nous avons voulu le laisser parler lui-même, et montrer cette âme hautaine enfin terrassée par le malheur; mais dans l'amertume de ces plaintes où perce l'effroi involontaire d'une Providence vengeresse, quel aveuglement de ses torts!... Quel orgueil de ses actes! quel endurcissement de la tyrannie qu'il a exercée, du mal qu'il a fait et qui rejaillit aujourd'hui sur lui, mais dont il cherche ailleurs la cause! Sa famille est en ruine, et il oublie que le premier il a creusé l'abîme où elle se perd; qu'il l'a poussée à la révolte par sa dureté, au scandale par son exemple. Il a jeté sa femme dans le désordre en introduisant chez lui une étrangère, madame de Pailly, qui durant cinquante ans fut le mauvais génie de la famille des Mirabeau. Il a exaspéré l'esprit de son fils aîné par d'iniques persécutions, qui

précédèrent ses fautes au lieu d'en être le châtiment. Il a détruit la fortune que ses pères lui avaient laissée, dans l'essai de vaniteuses utopies qui n'ont servi qu'à humilier son orgueil; et quand, vieillard châtié, il reste seul debout au milieu de ces ruines, fruit de ses actes, ruine d'affection, ruine de fortune, ruine de puissance, il crie vers Dieu dans son isolement et sa détresse, mais il ne s'accuse point; il se plaint, il se fait pitié, sans se faire horreur, il sent la douleur et non le remords.

Le bailli de Mirabeau, bien qu'il jugeât avec la sévérité de la vertu tous les égarements de l'âme de son frère, fut touché de l'expression sentie de sa douleur, et profitant de l'attente profonde qu'il avait reçue pour le disposer à l'indulgence, il sollicita de nouveau la grâce de Mirabeau, sa mise en liberté, son retour dans sa famille, sa réhabilitation dans un monde où sa naissance l'appelait à occuper un haut rang. Ce dernier argument frappe seul le marquis, il craint l'extinction de sa race, et pour la perpétuer il consent à arracher enfin à la prison ce fils dont il fut si longtemps l'inexorable persécuteur. Mais cette décision de son orgueil est combattue par son orgueil même; il veut qu'on croie à l'impossibilité de le fléchir, il veut que, pour obtenir grâce, sa victime épuise toutes les humiliations, non-seulement auprès de lui qui reste en apparence inflexible, mais encore auprès de ceux à qui Mirabeau ne devait aucun respect, et qui avaient perdu tout droit à son affection, c'est ainsi que le prisonnier, après avoir imploré l'intercession du bailli, la clémence de son père, la bienfaisante influence de sa sœur (madame du Saillant), se voit forcé de s'adresser aussi à sa femme et à son beau-père, à se défendre auprès d'eux qu'il pouvait accuser, à leur demander grâce quand il avait tant à leur pardonner.

Le désespoir maternel qui avait réveillé dans l'âme de la comtesse de Mirabeau des sentiments vrais, des affections généreuses, n'eut pas la puissance de la soutenir longtemps; sans énergie dans la souffrance comme dans le bonheur, elle céda avec faiblesse aux distractions qu'on lui offrit; elle ne chercha point à se consoler, mais elle se laissa étourdir; elle ne fut pas au monde, mais le monde vint à elle et l'entraîna de nouveau.

Quand elle arriva au château de Mirabeau, auprès du bailli, qui avait partagé sa douleur et qui l'avait fortifiée dans la pensée qu'elle eut alors de se réunir au père de son enfant, elle songea à partir pour Paris, à se rendre auprès du marquis, frappé comme elle par la mort de son fils, et à lui demander dans ces heures de deuil la liberté de Mirabeau; mais cette résolution fut combattue par les prières de son père, qui la rappela près de lui, et l'arracha par ses instances à ce château de Mirabeau où le malheur et le devoir l'avaient ramenée. Le marquis de Marignane venait de perdre son ami, son compagnon de plaisirs, le comte de Valbe-le, le gentilhomme le plus riche, le plus beau, le

plus sensuel de toute la Provence, celui qu'on avait surnommé le *Sardanapale*. Son luxe et sa magnificence éblouissaient les moins corruptibles. Il tenait à son château de Tourves une cour d'amour, dont les plus belles et les plus nobles femmes du comté devenaient tour à tour les reines. La mort de cet élégant voluptueux frappa lugubrement le marquis de Marignane; il lui avait semblé que cette nature heureuse et riante, qui, à son sens, comprenait si bien la vie, serait exempte de destruction, et quand il la vit frappée et anéantie, il fit un retour sur lui-même et s'effraya: — Sa pusillanime douleur ne chercha pas la solitude, il rappela sa fille, s'entoura de tous ses amis, et s'efforça d'oublier la mort en se livrant à toutes les distractions énervantes de la vie. La comtesse de Mirabeau subit l'influence paternelle, bientôt le souvenir de la perte de son fils s'adoucit; se livrant de nouveau aux folles dissipations du monde, elle redouta de perdre sa liberté, et rejeta comme impossible la pensée qu'elle avait un instant conçue de se réunir à Mirabeau. Toutes les lettres que lui adressa le prisonnier demeurèrent sans réponse; il lui rappelait en vain l'image de leur fils comme un lien de tendresse et de douleur qui devait les rapprocher. L'âme de la comtesse de Mirabeau, qu'une douce sensibilité avait un instant pénétrée, s'était refermée et demeurait désormais froide à l'appel le plus touchant, aux paroles les plus éloquentes; cette inflexibilité passive, jointe à l'entêtement du marquis, qui disputait pied à pied la liberté de son fils, prolongea longtemps encore la captivité de Mirabeau. Il avait perdu son enfant au mois d'octobre 1778, et, bien que dès lors le marquis se fût tacitement décidé à élargir le prisonnier, il ne sortit du donjon de Vincennes que le 43 décembre 1780; et comme si son père se reprochait encore à lui-même d'avoir cédé trop vite, il écrivit alors au bailli pour se justifier de sa faiblesse: « J'avais dès longtemps réfléchi au fond que le monde serait fini si les fous n'engendraient pas; que tant que j'y serais tout tiendrait; mais que cet homme sortirait au moment où j'aurais les yeux fermés, car le siècle des gens de la sorte arrive à grands pas, car il n'est aujourd'hui ventre de femme qui ne porte un Artevelle ou un Masaniello; que dans trois mois tu lui verrais attraper des lettres d'abolition, faire craquer les os à ses créanciers et figurer à Versailles. Je pris donc mon parti pour son objet et pour le nôtre; le sien est de rattraper son état et de se rapprocher de sa femme, le nôtre d'en avoir famille: voilà où nous en fûmes et sommes. »

Le style heurté, pittoresque et plein d'images du marquis de Mirabeau nous entraîne souvent à citer des fragments de ses lettres. Nous croyons ne pouvoir mieux le faire connaître qu'en le laissant se peindre lui-même. C'est pour lui que le mot de Buffon semble avoir été trouvé: *le style, c'est l'homme*. Le style ici fait revivre pour nous cette nature étrange avec ses passions, ses hardiesses, ses bizarreries, ses écarts.

## XXXIII.

En sortant de Vincennes, Mirabeau ne recouvra qu'une demi-liberté. Le marquis, avant de le revoir et de le rendre à la vie de famille, voulut le faire passer par diverses épreuves, il le tint à Paris plus de dix-huit mois sous la surveillance de ses amis. Ce fut alors que Mirabeau, présenté à Versailles, frappa la cour par la grandeur et l'étendue de son esprit ; son père lui-même, forcé de lui rendre justice, écrivait à cette époque : « Ce n'est plus l'homme que nous avons vu, c'est un homme fait qui se contient et qui est même imposant malgré cette extrême vivacité dont il est néanmoins le maître. Depuis le temps où j'en étais à désirer qu'il oubliât tout et qu'il redevenît précisément comme un papier blanc, il a mis à profit sa prison ; ayant appris l'anglais, le grec, l'italien, l'espagnol, beaucoup étudié les anciens, et surtout Tacite, qu'il traduit. Son esprit, toujours perçant, est devenu juste, et il a doublé d'esprit depuis qu'il se déploie, se sent à l'aise et suit le bon chemin. Il voit comme un aigle. »

Enfin le père consent à revoir son fils, et les impressions favorables que nous venons de rapporter ne se démentent point ; le marquis pense que Mirabeau est redevenu digne de reprendre sa place dans le monde, d'y représenter sa race, et il songe à l'envoyer en Provence pour reconquérir sa femme. Avant de s'occuper de cette réunion, Mirabeau devait faire casser un arrêt que, durant sa captivité à Vincennes, le marquis de Monnier avait obtenu contre lui ; il avait été condamné à mort par contumace, à Pontarlier, comme coupable d'un rapt de séduction envers une femme mariée ; ce sont les termes de la sentence. Pour éviter les longueurs d'une procédure, ses amis lui conseillaient d'avoir recours à la clémence du roi, d'obtenir des lettres d'abolition qui l'auraient absous d'un délit, qui, disaient-ils, n'est point infamant dans nos mœurs ; mais comme madame de Monnier avait été couverte de honte par l'exposé de cet arrêt, Mirabeau voulut en obtenir la révision et non la grâce. « Moi, que je m'avoue coupable ! s'écria-t-il, en fournissant des preuves contre l'infortunée à la perte de qui j'ai servi d'occasion et de prétexte ! Non certes, je ne commettrai point une pareille lâcheté ! Mon cœur, ma conscience, ma raison me disent que je n'ai rien à craindre. J'irai trouver mes juges, et si je ne trouve que des assassins, eh bien ! il reste des gens de mon nom pour venger mon sang et ma mémoire. »

L'amour de Mirabeau pour madame de Monnier s'était éteint, leurs relations avaient cessé ; car, ainsi qu'on l'a dit souvent avant nous, l'amour n'est pour l'homme qu'une passion secondaire, qu'il sacrifiera toujours aux intérêts ambitieux de sa vie ; mais bien que les souvenirs de cette passion si tendre, si brûlante, si emportée eussent fait place à des préoccupations nouvelles, au besoin de réhabiliter son nom, d'assurer sa position, d'être enfin quelque chose dans

le monde, toutefois Mirabeau ne voulut pas abandonner au malheur cette femme qu'il n'aimait plus. C'est pour elle qu'il se rend à Pontarlier, qu'il en appelle d'une sentence inique, qui avait dépouillé à la fois cette malheureuse femme de sa fortune et de son honneur. Malgré la lassitude de ses longues prisons, le désir si longtemps inassouvi d'être libre, il se livre à ses juges, se constitue prisonnier, et durant une nouvelle détention de six mois il plaide lui-même sa cause avec une éloquence incisive dont la logique égale l'entraînement ; il foudroie ses adversaires, fait casser l'arrêt qui le condamne, et obtient pour madame de Monnier des conditions qui lui rendent dans le monde la position que l'amour lui avait ravie. Le croirait-on ? le succès de cette affaire irrita de nouveau le marquis contre son fils. Il ne pardonnait pas, disait-il, à l'héritier de son nom d'avoir plaidé lui-même, comme un avocat, devant les tribunaux ; sous le gentilhomme il devinait le tribun, et cette tendance exaspérait son orgueil nobiliaire.

Quand Mirabeau sortit de la prison de Pontarlier, il était sans ressources ; son père lui refusa tout secours pécuniaire, et avant de se rendre en Provence il se vit forcé d'aller à Neuchâtel vendre quelques manuscrits, afin de pouvoir subvenir aux frais de ce voyage. Découragé par les obstacles toujours renaissants qui se dressaient devant lui à mesure qu'il en triomphait, épuisé par les luttes que depuis son enfance il livrait à la vie, c'est alors que dans son accablement il écrivit à sa sœur, madame du Saillant : « Me voilà libre, mais que faire de ma liberté ? Réprouvé par mon père, oublié et peut-être haï par ma mère pour l'avoir voulu servir, redouté par mon oncle le bailli (qu'on a prévenu contre moi), attendu par mes créanciers, dont pas un seul n'a été payé, quoiqu'on m'ait privé de tout sous prétexte de les satisfaire, menacé par ma femme ou par ceux qui la gouvernent, dénué de tout : de revenu, d'état, de crédit, que faire?... » Et la douce et noble sœur qui fut la providence de sa vie, qui par sa protectrice influence le fit sortir de Vincennes, et dont l'amitié ne lui faillit jamais durant son orageuse destinée, celle enfin qui devait un jour venir se pencher comme un ange sur son lit de mort et lui fermer les yeux, madame du Saillant lui répond de prendre courage, de se relever de son abattement, d'aller en Provence et de chercher un appui dans la sagesse et l'affection du bailli.

MADAME LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

## LA MINE D'IVOIRE.

(SUITE.)

Les traîneaux furent prêts longtemps avant que la mer fût praticable ; on continua de chasser en atten-

dant, pour ne pas faire subir de diminution aux provisions du voyage. Chacun se sentait fatigué de l'éternelle longueur d'un jour qui durait depuis deux mois; aussi, le premier renard blanc qui se montra fut-il accueilli avec joie. Peu à peu les canards et les oies abandonnèrent le pays; les poissons, devenus de plus en plus rares, se retirèrent tout à fait; les ours vinrent de plus belle rôder autour du camp, et terre et rochers se couvrirent d'un manteau de neige. Enfin, l'hiver apparut avec toutes ses rigueurs. La mer cessa de gémir et de s'agiter, et les glaçons ralentirent leur course, jusqu'au moment où l'océan et la terre, étroitement liés entre eux, ne firent plus qu'une même plaine. La longue nuit était venue, et désormais le soleil avait fui.

Pendant l'été, les chiens avaient été bien nourris, aussi étaient-ils dispos quand ils durent reprendre le harnais. Dès que la mer fut assez solide, la caravane se mit en marche. L'intention de Sakalar était de s'avancer en ligne droite à marches forcées. La fortune fut propice aux voyageurs; la gelée avait été plus intense que de coutume et la glace était plus épaisse que l'année précédente. Pendant plusieurs jours aucun accident ne leur arriva. Ils ne suivirent pas d'abord le même chemin qu'en venant; ils appuyèrent davantage à l'est; mais ils ne tardèrent pas à retrouver les traces de leur premier passage, ce qui prouvait que pendant le dégel une plaine entière de glace avait dû être poussée au moins à cinquante milles de distance. C'était, du reste, l'explication que donnait Sakalar. Les hommes de Kolimsk, au contraire, persistaient à dire que l'on faisait fausse route. Il s'ensuivit une dispute qui faillit amener la désunion de la caravane; mais Ivan déclara que quiconque résisterait aux ordres de Sakalar ne recevrait de lui aucun salaire. Cette mesure eut plein succès, les trois rebelles se rangèrent à l'obéissance.

Les difficultés de la route allaient croissant, le bois s'épuisait, les chiens dévoraient le poisson avec une effrayante rapidité, et la traversée de la mer n'était encore qu'à moitié faite. On marchait avec l'énergie du désespoir; chacun regardait l'horizon pour tâcher de découvrir un gibier quelconque. Un renard perdu sur la glace s'offrit seul à leurs regards. Personne ne disait mot. Chacun conduisait son traîneau dans un morne silence; car chacun était à la courte ration, et la faim se faisait vivement sentir. Assis sur des richesses, ils allaient mourir de faim. De jour en jour on pressait les chiens davantage, on les poussait jusqu'à la dernière limite de leurs forces. Tant d'espace avait été pris pour l'ivoire, qu'il ne restait plus de quoi manger ni faire de feu. Personne ne savait la distance qui les séparait de la côte; la position semblait désespérée; on parlait même de tuer quelques-uns des chiens. Sakalar et Ivan entendaient les reproches qu'on leur adressait tout haut sur leur avarice criminelle qui se jouait de la vie des hommes.

— Voyez! dit tout à coup le vieux chasseur rayonnant de joie et le bras tendu vers le sud.

Tous les yeux aussitôt se dirigèrent de ce côté, une épaisse colonne de fumée s'élevait à une distance peu considérable: c'était le signal convenu avec les Tchouktchas, qui, campant dans un endroit où le bois abondait, avaient eu le soin d'entretenir un feu constant pour guider leurs alliés.

On excita de nouveau les chiens; les pauvres animaux, affamés et accablés de fatigue, refusaient presque d'avancer; mais quand du haut d'une montagne de glace ils aperçurent la côte et la flamme, leur ardeur se décupla, et le vent, leur apportant l'odeur du camp voisin, ils s'élancèrent comme un tourbillon. Leurs conducteurs, qui n'en étaient plus maîtres, se tenaient prêts à sauter à terre si les traîneaux se renversaient; heureusement, rien de fâcheux n'arriva, et les attelages gagnèrent sains et saufs les huttes des Tchouktchas, où ils tombèrent haletants et épuisés.

Les fidèles alliés du printemps passé avaient tenu leur promesse; ils distribuèrent aux hommes et aux animaux les aliments dont ils avaient tant besoin, et l'appétit une fois rassasié, hommes et bêtes cherchèrent dans le sommeil le repos de leurs fatigues.

Les Tchouktchas avaient effectué leur voyage avec un succès merveilleux et une surprenante rapidité, ils avaient même encore trouvé le temps de faire une assez belle provision de poisson qu'ils partagèrent généreusement avec Ivan. Aussi leur joie fut grande quand ils virent celui-ci leur abandonner tout ce qui lui restait de tabac et de rhum, ainsi qu'une partie de son thé. Deux jours employés à un échange réciproque de bons offices, permirent aux chiens de recouvrer quelques forces. Mais c'était tout ce que l'on pouvait dépenser de temps: les voyageurs avaient encore devant eux bien des journées de rude labeur, et leurs provisions étaient loin de leur suffire.

Les Tchouktchas, qui, eux aussi, couraient depuis quatre ans à l'aventure, avaient hâte de retourner au pays des rennes revoir leurs cabanes et retrouver leurs amis. C'étaient peut-être les plus hardis voyageurs d'une tribu renommée déjà pour son amour du mouvement. Les hommes de l'est prirent la direction du détroit de Behring, et ce fut, de part et d'autre, avec de chaleureuses protestations d'estime et d'amitié que les deux caravanes se séparèrent.

## VIII.

### LE RETOUR.

Le retour d'Ivan ne se présentait pas avec toutes les chances favorables. Les vivres étaient considérablement restreints, et le seul espoir de les augmenter dépendait de l'état de la rivière Vchivaya, dont le courant, très-rapide en certains endroits, pouvait ne pas être gelé partout. Sakalar et ses amis résolurent d'y marcher en droite ligne. On était convenu de cacher

une partie de l'ivoire pour le reprendre plus tard ; mais leurs provisions tenaient si peu de place qu'ils purent emporter presque tout. De la Vchivaya on devait se rendre directement à Nijnéi-Kolimsk, malgré les difficultés de la route, qui dans certaines portions leur était totalement inconnue. Ce qu'ils avaient à calculer surtout, c'était le temps ; l'exiguïté des vivres commandait de l'abréger le plus possible.

Le pays, assez plat d'abord, permit aux chiens d'avancer rapidement. Le soir, ils avaient atteint le commencement d'une région accidentée d'où l'on apercevait de hautes montagnes à l'horizon.

D'après le plan arrêté de prime abord, les voyageurs diminuèrent leur ration de moitié, tandis que les chiens reçurent, au contraire, une abondante nourriture. Au point du jour on plia la tente et l'on suivit le bord d'une petite rivière complètement gelée, puis un peu plus loin on descendit sur cette même rivière comme présentant un chemin plus uni. Mais au bout d'une douzaine de milles la caravane se trouva resserrée dans un ravin étroit formé par des récifs au bas desquels, pendant l'été, se précipitait une cataracte qui en ce moment était prise par les glaces. Il fallut rétrograder et reprendre la rive. Le seul chemin praticable longeait la base de rochers élevés et devenait plus étroit à mesure qu'on avançait, de sorte que les chiens finirent bientôt par ne plus côtoyer qu'un effroyable précipice. On les laissa aller seuls alors, et chacun sauta à bas de son traîneau, car le moindre faux pas c'était la mort. Enfin ils arrivèrent sans accident à un endroit large et profond, espèce d'entonnoir où tourbillonnait un vent violent, capable de les renverser à chaque pas. Ne pouvant plus avancer, ils se décidèrent à faire halte en ce lieu désert, sans autre abri que la masse de rocher suspendue sur leur tête. Le bois manquait ; hommes et bêtes se serrèrent pour se tenir chaudement, et le menu du repas se composa cette fois de poisson cru. Ils prirent là néanmoins quelques heures de repos, en attendant que l'orage fût passé et qu'ils pussent se remettre en marche.

En descendant la montagne, ils arrivèrent dans une vaste plaine complètement nue, sans un arbre ni un buisson. Devant eux se dressait une chaîne de collines couvertes de neige, et le seul chemin praticable était une gorge étroite, resserrée entre deux montagnes. Malgré la tristesse du lieu, la joie était revenue dans tous les cœurs, car sur le versant d'un mamelon on distinguait des *argali* ou moutons de Sibérie. Ces animaux sont, avec les ours et les renards, le seul gibier qui puisse se trouver en hiver dans ces contrées. Kolina resta à la garde des traîneaux et des chiens, tandis que les hommes s'élancèrent du côté des *argali*. Les confiantes bêtes fouillaient la neige pour y chercher de la mousse ou quelques brins d'herbe à brouter. Une décharge générale en abattit trois, le reste regagna au plus vite le sommet des montagnes.

(La suite au prochain numéro.)

## VARIÉTÉS.

### COQUETTERIE.

Un modèle parfait en ce genre, et que pendant près de cinq ans nous avons étudié avec une attention égale à l'importance du sujet, nous a fourni sur ce sujet inépuisable quelques observations nouvelles.

Et d'abord, que l'on ne pense pas, comme le prétendent quelques hommes, qu'il y ait *iniquité* dans le jugement porté par les mères de famille contre la coquetterie des jeunes gens, et en faveur de celle des jeunes personnes. Ces dernières, quand elles sont bien élevées, ne pousseront jamais assez loin les agaceries pour donner aucune espérance à l'homme qui ne leur plairait pas ; et, dans cette supposition même, elles ne multiplieront les encouragements, si réservés, si timides qu'ils soient, qu'après en avoir référé à l'expérience maternelle. Ensuite, quel danger pour l'homme de vingt à vingt-cinq ans de se trouver un peu plus amorcé qu'il n'aurait dû l'être par une étourdie de quinze ou seize ? Le poursuivra-t-elle dans les lieux où il porte son amour naissant ? entretiendra-t-elle ses amis, ses parents et jusqu'à ses moindres connaissances, du désir qu'elle aurait de devenir sa femme ? le fera-t-elle remarquer *dangereusement* pour sa réputation ? est-ce elle enfin qui le demandera en mariage ? Et si, en définitif résultat, elle ne songe point à l'épouser, son inconstance ou son inconséquence influera-t-elle le moins du monde sur la destinée future du jeune homme ? sur ses projets ? sur son établissement ? N'est-ce pas lui qui cherche, qui attaque ? On le voit venir, on l'attend ; il croit toucher le but, il se trompe, .... on en rit. Mais quand il ne s'est pas trompé, quand il a choisi sa compagne, lorsqu'elle a passé sous le joug, et que, pour prix de sa fidélité, de son asservissement et des douleurs attachées à sa condition de femme, l'inconséquence ou l'inconstance du maître apprend à la société que cette femme préférée, poursuivie, épousée enfin par amour, n'est plus que la surintendante de l'homme dont elle porte le nom, la société en rit encore, .... tandis qu'elle se sépare, et avec un juste mépris, de la mère dénaturée et de l'épouse audacieuse qui souille le lit conjugal, et ose admettre au partage du bien de l'époux les fils douteux de l'étranger. Cette seule différence dans le châtement du même crime suffirait pour absoudre nos jeunes filles de tous les petits crimes préalables par lesquels elles tâchent de s'aguerrir au train du monde, et à ce commerce de fausses douceurs qui les préparent aux fausses joies de l'amour et du mariage.

Elles sont moins fausses pourtant, ces douceurs et ces joies depuis que de graves leçons ont ramené

les deux sexes au besoin de compter sur le plus saint des engagements. Nos Français, plus occupés, ne sont plus si frivoles. *Tromper, séduire*, était un passe-temps pour les oisifs de 1770 à 80; mais ni hommes ni femmes en France n'ont plus guère d'instant à donner au caquetage de l'amour : aussi notre héroïne n'était-elle Française que d'origine. Élevée dans une cour du Nord dont elle fit l'ornement le peu de temps que dura sa beauté (la beauté lui fut enlevée à vingt ans; à douze, elle était orpheline;... le courage manque pour l'accuser); fille de l'homme le plus spirituel, trop spirituel peut-être pour bien élever sa fille, et veuve, à vingt-quatre ans, d'un officier supérieur, homme d'un rare mérite, mais dans le temps plus occupé de travaux militaires que du soin de corriger sa femme; douée à la fois d'une grâce piquante, d'un coup d'œil pénétrant, et d'une sagacité si prompte et si universelle, que, se donnant à peine le loisir d'effleurer chaque chose, elle parlait de tout avec intérêt et clarté, ne s'occupait de sa figure, encore très-agréable, que pour la mettre à peu près d'ensemble avec une tournure ravissante; elle plaisait la première de sa pâleur, de sa maigreur, qu'elle se chargeait d'entretenir par l'incroyable activité d'une imagination qui ne se repaissait, comme son estomac, que d'aliments factices ou légers; racontait avec une gaieté pénible deux *désappointements* d'amitié, dont l'un peut-être avait été désappointement d'amour; ne paraissait chercher qu'à se distraire, à se venger... de quoi? On l'ignorait, elle semblait l'ignorer elle-même, disait avec insouciance que, son unique enfant, son jeune fils excepté, elle ne tenait à rien;... et, en effet, ne semblait tenir à rien qu'au plaisir de torturer le cœur de ses amants, quand, par malheur, quelques-uns encore venaient se prendre à l'amorce de son sourire, de son entretien varié, de ses mœurs hérissées d'obstacles et de ses accès de mélancolie, fruits des regrets de sa beauté, des chagrins de son amour-propre et de l'austérité de ses mœurs.

Cet amour-propre s'humanisait pour multiplier les conquêtes. Médecins, littérateurs, philosophes, hommes du monde, tous s'y arrêtaient avec attention, tous s'en détournaient promptement. Elle s'en amusait, elle les amusait... Mais dans tout cela et avec tous ses charmes, la belle exilée de *Stockholm* n'aurait pas compté un ami. Que lui importait? elle ne visait pas à accroître le nombre de ses amis, mais bien à inquiéter, à désespérer ses rivales. Toute concurrence avait un mérite à ses yeux, parce que toute concurrence attestait son empire : elle en usait sans joie et le perdait sans peine, pourvu qu'il en coûtât quelques mois de repos à l'homme qu'elle avait honoré d'un regard. Jamais femme n'eut un sentiment plus impérieux et plus subtil de ses droits de veuve coquette : elle ne permettait pas que ses *sujets* lui échappassent trop facilement. Elle ne concevait point ce calcul adhérent au cœur de l'homme, *de ne rien*

*donner pour rien*. Il lui était insupportable de voir que l'on s'absentât de chez elle sans en avoir été chassé. Un homme titré prit cette licence. Il était jeune, bien fait, spirituel;... il s'éloigna comme tant d'autres, un peu plus gaiement, voilà tout... Quelle honte! Notre Scandinave en perdit le repos. Huit jours,.... quinze jours,.... un mois s'était passé;... l'impatience la dévorait;... une crise violente ébranla sa frêle machine;... elle s'en réjouit : ses douleurs la servaient dans les grandes occasions. *Pour les coquettes et les vieilles femmes*, a dit l'auteur du *Cercle*, *la petite santé est une ressource*. Que fait-elle? Elle adresse, ou du moins fait adresser à toute sa cour, moins nombreuse depuis quelque temps, un beau billet de faire part de ses obsèques, qui auront lieu le lendemain, à telle heure, en telle paroisse, etc. Un cri de terreur s'élève des demeures paisibles où l'on causait de ses travers tout en souhaitant son bonheur... On se précipite, on accourt.... C'est à son tour de s'égayer;... mais pour un instant, un bien court, un dernier instant. Chacun se retira, fort peu touché, à part soi, d'une ruse impie et grossière, qui seulement confessait la sécheresse de son âme, et cette vanité incurable, à laquelle la médisance, fatiguée de ses prétentions, et fatiguée aussi de ses succès, ne manquait pas d'attribuer jusqu'aux actions belles et bonnes qui souvent témoignaient pour elle.

Ainsi la vanité, qui répand sur les grâces quelque chose de glacial, ternit les qualités brillantes et ruine jusqu'à la vertu! Car on ne prétendra pas qu'une femme occupée de tous les hommes qu'elle rencontre, bien que ce ne soit que pour les tourmenter, puisse être mise au rang des femmes que l'on respecte. Et pourtant ces femmes légères, plus dignes de pitié que de mépris, quittent la route du bonheur avec plus d'application que toutes les autres ne la cherchent. Elles n'ont pas besoin de la vieillesse pour en connaître le dépouillement; elles rejettent l'illusion, n'accueillent aucune espérance.... si ce n'est peut-être celle de la fortune de leur mari : fortune qu'elles dépensent comme leur esprit et leurs talents, en chiffons et en essais informes. Courant après je ne sais quelle célébrité, qui les suit volontiers à certaines conditions; se débattant, mais en vain, contre le vide d'un cœur déshérité des plus doux intérêts de la vie; se consolant, tant qu'elles sont jeunes, avec le rire et la moquerie, de l'absence de l'amitié dont elles redoutent la censure; et finissant, si elles avancent en âge, par se trouver, comme le perroquet des *Aturés*, entourées de squelettes, et répétant encore par routine quelques mots inintelligibles d'un idiome dès longtemps oublié.

Mme SIMONS-CANDEILLE.

## LA BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE.

Notre devoir, belles lectrices, ne saurait se borner à vous tenir simplement au courant des modes et des élégances parisiennes; nous vous devons aussi d'attirer votre attention sur les faits les plus considérables du monde intellectuel, et comme d'ici à peu de temps la *Bibliothèque nouvelle* fera autant de bruit que la planète Leverrier en a fait, nous allons vous en parler un peu, s'il vous plaît.

« Qu'est-ce que la *Bibliothèque nouvelle*? » direz-vous. Eh! mesdames, c'est tout simplement une révolution de la librairie française, oui, une révolution véritable! Figurez-vous que, pour le prix fabuleux de 4 franc, prix uniforme, vous allez avoir dans un format élégant, sur beau papier, imprimé avec des caractères neufs, tout ce qui dans ces derniers temps a paru de remarquable dans la littérature. Parmi les auteurs dont la *Bibliothèque nouvelle* annonce les œuvres, nous retrouvons les noms consacrés par le succès et la faveur du public : Lamartine, Alex. Dumas, Balzac, Théophile Gautier, Alph. Karr, Alex. Dumas fils, Amédée Achard, Stendhal, Champfleury, Méry; mesdames George Sand, de Girardin, Louise Colet, Sophie Gay, etc., etc.

Les premiers volumes sont déjà en vente : *Geneviève*, ce chef-d'œuvre de M. de Lamartine, — les *Œuvres de prison*, de madame Lafarge, — *Une conversion*, par M. le comte Gaston de Raousset-Boulbon, l'héroïque et chevaleresque aventurier dont la mort a mis plus d'un salon en deuil, — les *Confidences de mademoiselle Mars*, recueillies par madame Roger de Beauvoir, — et un livre que nous ne saurions trop recommander à l'attention des mères, *L'Éducation du foyer*, par madame Molinos-Lafitte. Chaque semaine fournira son contingent d'un volume ou deux tout au moins.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *Éva*, pièce en trois actes de MM. Raymond Deslandes et Montjoie. — THÉÂTRE-ITALIEN : reprise de *Beatrice di Tenda*, opéra français.

Il est un peu tard pour parler d'*Éva*, dont on ne parle plus guère. Tout le monde connaît cette histoire d'amour, de repentir, de sacrifice à l'aide duquel on prétend tout réhabiliter. Le premier acte est long, le second est traversé par une péripétie heureuse, le troisième marche bien, mais le dénouement, qu'on a voulu faire poétique, n'est qu'un contre-sens puéril, puisque Éva est restée pure malgré les apparences, et qu'elle n'a pris le semblant du vice que pour l'écraser ensuite du haut de sa vertu indignée. — Il y a du reste

dans cette œuvre de MM. Deslandes et Montjoie une certaine habileté, assez d'expérience de la scène et un style *touffu* que beaucoup de gens trouveront riche. Mademoiselle Fargueil a joué en comédienne intelligente ce rôle d'Éva plein de contradictions inouïes, de revirements fréquents et inattendus, de difficultés de toute espèce. — A ses débuts, mademoiselle Fargueil n'était que belle : depuis que la fleur de la jeunesse est partie, elle a acquis la science et l'habileté; elle a senti qu'il fallait remplacer les vingt ans trop tôt envolés, et que le talent était la seconde séduction de la vie des femmes. Élégante et froide dans les *Filles de marbre*, vive et spirituelle dans *la Vie en rose*, pleine de sentiment et de fierté dans *Éva*, elle descend doucement la colline, recueillant les applaudissements, les sourires et les larmes, et se montrant charmante pour chacun comme elle a été belle pour tous.

Si M. Boyer le veut, il a entre les mains de grands éléments de succès : d'un côté, l'esprit de Brindeau et la verve de Félix; de l'autre, le talent mûri de mademoiselle Fargueil et la grâce naïve de Marie Moker. Il nous semble que l'actrice d'aujourd'hui est l'enfant d'hier, qui tremblait bien fort en chantant devant nous l'air de *la Fiancée* : *Si je suis infidèle*, tandis que sa mère l'accompagnait, que ses amis l'encourageaient, que son père se sauvait, — mais en écoutant à la porte, — et que nous lui prédisions qu'à sa charmante voix se joindrait bientôt une délicieuse méthode. — Elle n'avait qu'à écouter son père pour réaliser toutes nos espérances. C'était à Versailles, chez l'acteur Armand, qui nous aimait beaucoup, parce que nous le nommions le dernier des marquis; tout chez lui était élégance et distinction : les fleurs rares, les jolies femmes, les talents d'élite, les esprits aimables se voyaient dans son salon. Moker y chantait, madame Sophie Gay y parlait, Émile Deschamps s'y trouvait. Armand promenait au milieu de tout cela sa verte vieillesse, cette grâce qu'on n'a pas, cette coquetterie qu'on n'a plus. Il est parti, en emportant quelques-uns de nos meilleurs souvenirs, et tout cela, — vers et chansons, soupers et causeries, — nous est revenu l'autre soir à l'esprit et au cœur en applaudissant Marie Moker dans le rôle d'Annette, où vous irez la voir, et puis la revoir encore.

La reprise de *Beatrice di Tenda* aux Italiens a été une fête pour le public, un triomphe pour madame Frezzolini et une fortune pour la direction. Quoique cet opéra ne soit pas un des meilleurs de Bellini, il y règne cependant la suave mélancolie qui distingue les œuvres de ce maître, cette vague et douce tristesse qui est comme le pressentiment d'une mort trop hâtive, et qui ressemble à un adieu suprême auquel se mêle une douce espérance. L'ouverture débute par un motif charmant, mais qui reste inachevé. L'air d'Agnès, chanté derrière le théâtre, a été dit d'une manière très-distinguée par madame Cambardi; Graziani a modulé avec beaucoup d'ampleur la fin de sa constance et le

commencement de son nouvel amour, et Bettini a dit avec une expression déchirante l'air de suprême douleur : *So soffrìi, mi tortura*. Son visage pâle, son vêtement noir, son affaissement profond, ses membres torturés avaient commencé l'émotion; puis, quand sa voix suppliante et contenue a jeté les paroles de prière, de repentir et de douleur, on lui a pardonné son accusation terrible devant cette angoisse allant jusqu'au martyre. — Le trio du troisième acte a été merveilleux, comme toujours : la Frezzolini a dit sa prière de manière à faire pleurer les anges, et son rondo final de façon à soulever la salle entière. On l'applaudissait si fort et on la rappelait si souvent, qu'elle en était presque embarrassée, et qu'elle cherchait du regard un de ses camarades pour l'aider de temps en temps à porter le poids de son triomphe. Outre ce talent merveilleux qui semble grandir chaque soir, elle était plus que jamais en grâce et en beauté : ses costumes étaient splendides, sa moire blanche ruisselait d'argent, ses pierres éblouissaient, et dans la robe du supplice ses beaux bras retombaient si bien sur le velours noir que parfois on l'écoutait moins pour la regarder davantage. Une semblable distinction n'est point à craindre avec madame Cambardi. C'est, nous le savons, une terrible rivale en beauté que madame Frezzolini, mais nous aurions voulu moins d'inégalité dans la concurrence. Nous nous expliquons ce choix au point de vue de la morale, et nous pensons que c'est pour rendre plus odieuse d'abord l'infidélité du duc de Milan, et pour qu'il trouve ensuite son châtiment dans son bonheur même. A part cette très-petite querelle, nous rendons pleinement justice aux éminentes qualités de madame Cambardi, et nous avons emporté de sa voix pure et suave un charmant souvenir. Les chœurs ont marché à merveille, l'orchestre se sentait en fête, et la mise en scène a révélé cette intelligence artistique et ce bon goût parfait qui distinguent la direction de M. Ragani.

\*\*\* La rentrée de Sophie Cruvelli a eu lieu lundi dernier dans *les Huguenots*, avec toute la convenance désirable. Il n'y a eu que des bravos pour saluer le retour de la célèbre artiste. Ceux qui connaissent le public parisien étaient sûrs que les choses se passeraient ainsi; seulement ils n'avaient pas prévu que le hasard, qui a souvent de l'esprit, trouverait un à propos dans un des vers du poème. Lorsque Valentine arrive à Chenonceaux, la reine Marguerite lui adresse tout d'abord ces paroles : *Dis-moi le résultat de ton hardi voyage*. Or, jamais la question n'avait été mieux placée et n'avait produit un tel effet; mais l'hilarité provoquée par la circonstance s'est calmée promptement, et dans le reste de la soirée on n'a plus songé qu'à fêter sérieusement l'enfant prodigue, dont le voyage, hardi ou non, se terminait par un retour. La représentation des *Huguenots* a été magnifique : Sophie Cruvelli n'avait jamais produit plus d'effet par sa voix admirable, par l'énergie de son jeu; jamais elle n'avait été plus chaleureusement applaudie. Gueymard est toujours un

excellent Raoul, et enlève sa bonne part de bravos. Obin, Coulon, Massol, mademoiselle Dussy remplissaient fort bien les rôles de Marcel, de Saint-Bris, de Nevers et du page. Nous ne dirons rien pour cette fois de mademoiselle Anna Delly, qui s'essayait dans le rôle de la reine Marguerite. On l'annonce comme élève de Duprez : nous nous en rapportons à ce que lui dira son maître. *Les Huguenots* ont été donnés lundi, mercredi et vendredi; à chaque représentation la salle était comble.

\*\*\* La tragédie de M. Ernest Legouvé, au lieu de paraître sur la scène du Théâtre-Français, vient d'être imprimée et mise en vente. Le public l'acceptera sans le concours de mademoiselle Rachel. En attendant le compte rendu de notre Revue, nous devons rappeler que le théâtre d'Italie compte plusieurs *Médée*, dont la plus récente, celle de Cesare della Valle, duc de Ventignano, contribue toujours aux plus grands succès de nos meilleures tragédiennes.

Au lieu de cette tragédie, on a donné aux Français une toute petite tragédie en un acte, de M. Latour de Saint-Ybars, appelée *Rosemonde*. C'est une rose bien hérissée d'épines. Il s'agit d'une femme dont le roi lombard Alboin tua le père, enleva le royaume, et que, par compensation, il épousa. Dans une orgie, il contraignit sa femme à boire dans le crâne de son père, dont il avait eu la singulière idée de faire une coupe. La femme but, mais se vengea de cet outrage en faisant assassiner son mari par son amant. Cette vertueuse héroïne a fourni à Victor Alfieri le sujet d'une de ses meilleures tragédies. Nous ne pouvons en dire autant de M. Latour de Saint-Ybars.

LÉOPOLD DANIEAU.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des ROBERT MACAIRE, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 45 fr.; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal pour rire* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 40 fr. adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.